

Libération, moteur de modernité

Pierre Encrevé, linguiste, École des hautes études en sciences sociales

Lors des journées de Mai 68, et dans les interprétations qui les suivirent immédiatement, « Mai 68 » est souvent apparu comme un moment privilégié de « libération de la parole » dans une « société bloquée », où la parole, entre autres, ne circulait plus d'un monde social à l'autre. L'irruption soudaine du langage libre de toutes les conventions de l'expression politique de Daniel Cohn-Bendit et de ses amis à la radio et à la télévision officielles, ankylosées par dix ans d'autoritarisme gaulliste, sonna le glas d'un type académique de communication orale publique – qu'on retrouvait tout aussi bien chez les chefs de l'opposition quand ils parvenaient à se faire entendre sur des médias publics rares, et réservés à « la voix de la France ». Dans les années qui suivirent, cette liberté orale passa peu à peu sur les radios privées puis publiques, et même, mais plus lentement, sur les chaînes de télévision enfin multipliées. Mais en alla-t-il autant pour l'écrit ? Passé le surgissement de la presse militante de Mai, et sa disparition presque immédiate, qu'est-il resté de l'esprit de Mai dans la presse nationale d'information quotidienne ? La langue de Libération est une des réponses à la question.

L'expérimentation lexicale

La langue de *Libération*, de 1973 à aujourd'hui, beau sujet de thèse en trois volumes... Comme le montre le recensement du *Robert*, dès les années soixante-dix, *Libération* est un des lieux où s'expérimentent très vite les mots qui vont prendre soudain du relief dans la langue orale. Certains journaux continuent à s'enraciner littérairement, mais *Libé*, lui, est extrêmement présent sur l'événement lexical. C'est un des véhicules écrits qui contribuent le plus, avec *Actuel* et quelques autres, à l'évolution du vocabulaire commun : les dictionnaires y trouvent très vite des attestations.

Mais *Libération* n'est-il qu'un média prescripteur de vocabulaire ? Ou bien a-t-il aussi un rapport critique aux mots, ceux notamment que lancent les médias audiovisuels, qui, très souvent reprennent immédiatement, et sans recul, les termes du politique ? Pas toujours ! Le mot « bavure » par exemple, je ne sais qui l'a introduit, mais je trouve inquiétant de le voir, encore aujourd'hui, repris partout à chaque occasion : il évoque un liquide qui déborde, qui fait tache, d'où s'inscrit l'idée d'erreur involontaire, alors qu'en réalité on vise des homicides, même s'ils ont « débordé » les instructions officielles. Un tel mot a pour effet d'atténuer le réel : l'euphémisa-

tion par métaphorisation, à *Libé* comme ailleurs. En revanche, dans son « Dictionnaire » de fin 1985, par exemple, *Libération* n'hésite pas à énoncer une critique de l'usage du mot « retrait », employé cette année-là par Mitterrand chaque fois qu'il a, en réalité, battu en retraite. Je me souviens aussi, plus récemment, d'une critique du mot « tourmente ». Mais, et c'est dommage, *Libé* n'a pas beaucoup cultivé ce registre.

Une nouvelle langue dans la presse quotidienne

Les langues sont des réalités à évolution lente et, mise à part la partie du vocabulaire la plus sensible à l'air du temps, en trente ans, le système de la langue française écrite n'a pas beaucoup changé, et pas beaucoup plus à *Libé* qu'ailleurs. Mais l'usage de la langue dans la presse a beaucoup bougé, et les pratiques de *Libé* y sont incontestablement pour quelque chose.

Quand *Libération* paraît, en 1973, c'est un journal militant, un journal de combat ; il a une idéologie, la propage, et il a notamment envie de faire entendre ceux qu'on n'entend jamais. Les journalistes vont ainsi donner la parole à ceux qui sont engagés dans les combats sociaux, les anonymes.

Libération, moteur de modernité

Pierre Encrevé

Est alors apparue une variété de langue (et pas seulement dans ses mots) qu'on ne trouvait nulle part ailleurs dans la grande presse nationale. Quand le même jour on ouvrait *Libé*, *Le Monde* et *Le Figaro*, il était impossible de lire le même article. Aujourd'hui, la différence est moins évidente, surtout dans le domaine politique. Si *Libération* a continué de se distinguer, c'est surtout à travers ses pages Culture, et plus généralement par les titres qui, très imités, conservent encore une manière originale de faire jouer la langue. Car, dès le début, *Libé* a beaucoup chahuté l'usage de la langue de la presse quotidienne. Sans doute parce que la plupart de ceux qui y écrivaient n'étaient pas passés par des écoles de journalisme, et ont très vite échappé à la culture militante. C'était très manifeste, bien sûr, dans les annonces « Chéri(e), je t'aime » des premières années, mais aussi dans les interviews de journalistes comme Alain Pacadis : ce qui autorisait les *punks* à répondre à Pacadis d'une manière incroyablement crue, c'est que lui-même parlait de la même manière. Les articles hippiques d'Homéric ont aussi montré cette singularité : ces deux journalistes n'avaient pas seulement des écritures inventives, mais surtout la langue d'un milieu spécialisé, poussée vers les extrêmes. Avec Homéric, le lecteur qui n'avait jamais ouvert *Paris-Turf* se déniait un peu côté pesage... Ce type de langue « savante » non intellectuelle était inattendu. Quant aux « Notes de la claviste », qui commentait ce qu'elle tapait, c'était une innovation radicale, une des grandes originalités langagières de *Libé*. Mais c'est le journal dans son ensemble qui tranchait avec les autres quotidiens, sans doute parce qu'il supposait chez le lecteur des attentes et un « savoir commun partagé » différents. Je souligne : c'est comme quotidien que *Libé* se différenciait surtout. Très vite après 68, la presse hebdomadaire (*Tout, Hara-Kiri, Charlie*) ou mensuelle (*Actuel*), rajeunissant une vieille tradition que représente encore *Le Canard enchaîné*, a adopté un rapport « moderne » au langage, ludique, spectaculaire, humoristique. C'est que cette presse n'a pas pour fonction d'informer au jour le jour de la marche du pays et du monde – ce qui était la tâche première des quotidiens jusqu'à la multiplication des chaînes d'information permanente à la radio, à la télévision puis sur Internet. Tâche qui, jusqu'à ce que Serge July imprime son style à *Libé* après l'effondrement des gauchismes, semblait impliquer un emploi acadé-

mique du langage, comme une sorte de gage du sérieux des informations : on ne rigolait pas avec les titres au *Monde*, mais pas davantage à *L'Huma* ou à *Combat*. Et tous les journaux avaient des correcteurs professionnels chargés d'imposer aux articles des journalistes l'orthographe académique, contrairement à ce que faisaient déjà nombre de journaux américains. Mais le premier *Libé* n'en avait pas. Ce rejet de la « correction » scolaire, c'est, avec l'autodidactisme journalistique des premières équipes, un des aspects les plus directement hérités de Mai 68 qui avait mis, de toutes les manières, un bonnet rouge aux vieux dictionnaires et aux vieilles façons de parler et d'écrire.

Retour à l'ordre orthographique

L'orthographe est un des marqueurs très visibles de l'évolution de *Libé* qui, sur ce point précis, a fini par ressembler à la presse classique : des fautes, certes, comme tout le monde, mais pas plus. *Libé* s'est assagi, bien sûr, comme nous, ses lecteurs, et ce retour à l'ordre est frappant en matière d'orthographe. Longtemps, *Libération* a affiché, mais sans l'avoir jamais clairement choisi et assumé, une vraie liberté orthographique, qui s'inscrivait, sans le savoir, dans la pure ligne de la Déclaration des droits de l'Homme et du Citoyen (article 11 : « Tout citoyen peut parler, écrire, imprimer librement »). C'est un journal qui ne laissait pas peser sur lui l'ordre social inscrit dans la convention orthographique. Le n° 1, du 18 avril 1973, comportait un titre ainsi rédigé : « Nous appellons à souscrire », « appellons » avec deux « l », alors que dans le texte le même mot n'en a plus qu'un. Cette variation libre est intéressante, qui rappelle la variation officielle entre appeler et interpeller (pour lequel l'Académie a accepté, en 1990, interpeler). Ce *Libé* était loin d'appliquer systématiquement les règles d'accord du participe passé. En 1974, *Le Figaro* avait attaqué Giscard qui, à peine élu, avait déclaré : « Les décisions que j'ai pris... » *Le Figaro* n'en revenait pas : comment, un président de la République française qui ne sait pas qu'on dit : « Les décisions que j'ai prises » ? Giscard avait répondu, visant juste : « Pas du tout, on écrit "les décisions que j'ai prises" mais on dit "que j'ai pris" ». Il avait raison, 95 % des Français ne marquent pas cet accord à l'oral, où il est tombé en désuétude, depuis longtemps mais avec sans doute une accélération en Mai 68, comme il

en va aussi de la liaison facultative, par exemple, ou de la particule de négation « ne ». À cette époque, *Libé* aurait pu enfoncer la porte entr'ouverte, consulter des linguistes, au besoin, qui lui auraient confirmé que depuis très longtemps cet accord purement conventionnel dit « marotique » (parce que proposé, par jeu savant, par le poète Clément Marot, qui n'aurait jamais imaginé qu'on puisse en faire un jour la vache sacrée de l'École publique) est discuté, et que les arrêtés Leygues de 1900 et 1901, hélas jamais respectés par les enseignants, avaient autorisé une large tolérance sur ce point. Mais *Libé* est devenu tristement timide sur le sujet – on lui a tellement reproché ses fautes qu'il a fini par céder à la pression normative. Lors du débat sur les « rectifications de l'orthographe » en 1990, *Libération* est à peu près le seul grand journal qui les ait défendues clairement en France. Mais une fois cette miniréforme confirmée par l'Académie française, *Libé* ne l'a pas appliquée et s'en est remis plutôt aux logiciels de correction orthographique, alors encore terriblement conservateurs (aujourd'hui la plupart proposent ces « rectifications », que l'Académie inscrit dans son Dictionnaire mais que les professeurs continuent souvent à ignorer).

Jeux de langage

Ce qui frappe le plus dans la langue de *Libération* aujourd'hui, c'est une pragmatique du jeu de langage généralisé. On joue avec la langue, notamment avec les titres à double sens. Car les titres de *Libé* continuent à le singulariser. Il a été copié par presque toute la presse, même quotidienne, et lui-même a beaucoup emprunté à *Action*¹ et à *Actuel*. Et c'est peut-être dans les titres que s'y inscrit le mieux le passage du critique au ludique.

Soit le tout premier numéro de *Libération*, celui du 18 avril 1973 : en Une, la manchette est déjà un titre à double sens : « Prenez votre journal en main », où les deux sens, propre et figuré, sont actifs. Curieusement, après ce premier numéro, *Libé* n'emploie guère le double sens pendant quelques années. Sans doute parce que, journal de combat, il veut dire clairement une chose, et pas deux en même temps. Mais peu à peu, il va passer à un usage très fréquent du double sens. Est-ce parce que le journal juge désormais qu'à défaut de changer le monde, il faut tenter de changer l'humeur du lecteur devant un réel morose ? Toujours est-il qu'il pratique

assidûment des titres qui, à la fois, disent l'actualité et nous renvoient ailleurs, par des jeux de langage variés, qui ont des effets différents.

Sens caché critique


Je pense à un titre sur lequel j'ai travaillé. *Libération* du 24 septembre 1985 titre en Une : « C'est Reagan qui a coulé le billet vert. » *Le Monde*, le même jour, donnait en manchette deux titres à égalité : « La chute du dollar : tournant ou faux espoir ? » et « La DGSE aurait reçu un feu vert politique pour neutraliser le Rainbow Warrior. » On est en pleine affaire Greenpeace et les lecteurs de *Libé* récupèrent sans peine sous le sens apparent du titre un autre sens : « C'est Mitterrand qui a coulé le bateau vert », c'est-à-dire le Rainbow Warrior. Ce sens caché est parfaitement récupérable pour les lecteurs fidèles et attentifs car, depuis le mois d'août, *Libé* emploie le terme « bateau vert » pour parler du Rainbow Warrior. Le mot « couler » est le pivot. La manchette de la veille demandait en pleine page : « Sur ordre de qui ? » La réponse donnée ce matin-là, ironique – « C'est Reagan qui a coulé... » –, appelait immédiatement le lecteur à construire un autre sens... D'autant que Reagan n'avait évidemment pas réellement coulé le dollar, qui n'avait baissé que de cinq points. On était alerté sur un deuxième sens parce que l'information donnée par le sens premier n'était pas juste. *Libération* a donc réussi à livrer les deux informations en un seul titre. C'est un travail remarquable sur une des possibilités les plus fascinantes des langues. On peut communiquer deux informations totalement différentes, appartenant à deux espaces conceptuels séparés, par une seule phrase apparemment univoque : techniquement, c'est une « dérivation référentielle généralisée ». En Une, il fallait oser...

L'homophonie à l'épreuve de l'écrit

Libération est le roi de l'allusion cultivée. Et travaille beaucoup avec l'homophonie, ce qui n'est pas toujours évident à l'écrit. En dernière page du journal, le 12 mai 2003, ce titre typique : « Elle est tatouée cette chanson. » Il s'agit d'un portrait d'un musicien anglais, que la photo montre très tatoué. Tous ceux qui connaissent Brassens récupèrent, bien sûr, « Elle est à toi cette chanson. » J'y entends une autre réf-

J'ai beaucoup aimé le 13 novembre 2003 : « Belles feuilles et mots de terre », avec en sous-titre : « Dix agricultrices ont couché leurs doutes et leurs espoirs par écrit, ça fait un livre poignant. » On cherche dans le titre ce qui est visé et il devient clair qu'il faut passer par une oralisation impossible : faire entendre le « t » de « mots » qui devient « motte de terre » et permet de récupérer l'agriculture... Plus souvent les jeux de langage de *Libé* empruntent à des livres, films, citations célèbres. Des allusions où la culture sert de refuge.

Le 1^{er} novembre 2003, *Libération* publie le portrait d'une jeune femme et de son père. Titre : « Telle est réalité. » L'homophonie nous renvoie directement à la « télé-réalité », spécialité de la jeune femme. La phrase est mal formée, mais c'est une exploitation intéressante des possibilités de la langue. Dans le même registre, on pouvait lire le 15 novembre 1989 : « Les Rolling Stonessent toujours. » Il y a quelques années, pour parler du Tour de France féminin, ce titre éton-

nant : « Le vélo(e) sera toujours le vélo. » Là, *Libé* devançant la féminisation, aujourd'hui généralisée dans toute la presse française, qui consiste le plus souvent à rajouter un « e » final, suivant l'usage québécois et suisse : la professeure, l'auteure, la procureure... On trouve aussi des emprunts à la bande dessinée, aux jeux vidéo. Le 21 septembre 1992, à propos du Traité de Maastricht, alors que le oui au référendum est ric-rac, on trouve en une un picto-idéogramme : « OU...I ». Et, en 2003, ce titre : « Raffar », avec une vingtaine de « i » en taille décroissante, comme la courbe des sondages sur le Premier ministre. Là encore, *Libé* est bien dans son rôle d'innovateur linguistique, de moteur et de diffuseur de modernité langagière, qui reste une de ses caractéristiques propres, où perdure, je crois, quelque chose de l'« esprit de Mai ». *Libé* présuppose un lecteur qui prend plaisir à utiliser toutes ses capacités cognitives, à faire « jouer » toutes les opérations possibles de construction du sens... à défaut, ou en attendant, de reconstruire le monde.

Version corrigée et augmentée
des propos recueillis par Béatrice Vallaeys
et publiés dans *Libération* du 16 décembre 2003

1. Quotidien à la fois militant et novateur surgi en mai 1968.